

Un parcours formatif

Extrait concertatif n°06



Adeline Coulon, Campbon, 2011

Collectif de recherche de la « Clinique de Concertation »



I.L.T.F.
Institut liégeois de
thérapie familiale



ÉCOLE ET FAMILLE
Réseaux Ecole – Famille



I.F.T.C.
Institut de Formation à
la Thérapie contextuelle

Plumes et porte-plume

Ce texte est extrait de l'intervention d'Adeline Coulon au XIIe Séminaire de "Clinique de Concertation" de Campbon, en octobre 2011.

Adeline Coulon est conseillère principale d'éducation dans le Val D'Oise.

La collection des écrits concertatifs témoigne du travail mené par le Collectif de recherche de la « Clinique de Concertation ». Ils ne visent pas à une forme aboutie, mais à être remis sur le métier, modifiés et enrichis au fur et à mesure de leur diffusion à travers les différents groupes et territoires du collectif.

Un parcours formatif

En préambule, je dois préciser que je ne vais pas vous faire une présentation didactique de la « Clinique de Concertation » mais plutôt témoigner de mon expérience depuis quatre années qui s'inscrivent dans un parcours formatif partagé avec d'autres professionnels de champs différents que le mien. Emmanuelle Dekeyser a brillamment réalisé ce travail de présentation de la « Clinique de Concertation » au séminaire de Royan, il a fait l'objet d'une note concertative à laquelle je vous renvoie¹.

Lorsque j'étais jeune professeure d'espagnol, au début de ma carrière dans l'Education Nationale, j'enseignais dans une classe de 3ème dans un collège de la région parisienne. Les élèves n'avaient pas un très bon niveau scolaire et je me dépensais sans compter pour essayer de leur apprendre la langue hispanique que, bien sûr, j'adorais. Mes élèves aimaient bavarder et rire et je passais mon temps à utiliser des « trucs » pour créer une dynamique de classe et faire en sorte qu'ils progressent. Au 2ème trimestre de l'année scolaire, le collège organisa une réunion parents-professeurs et je fus extrêmement surprise de voir la file des parents de mes élèves chahuteurs patienter pour que je les reçoive. Je me souviens plus particulièrement de Victor. Victor était polonais et, sur le plan scolaire, en difficultés. Il était d'une nature enjouée et j'avais bien du mal à l'intéresser à la langue de Cervantès... Il me fallait toujours le canaliser et, alors que j'expliquais la situation à sa maman, celle-ci me répondit que son fils était effectivement farceur, toujours prêt à faire rire son entourage et qu'en cela il ressemblait à son grand-père, toujours en vie, tandis-que son père était sérieux, grave voire triste et mort à 50 ans. Je fus surprise par ces propos et m'entendis dire que vu sous cet angle, il valait mieux que Victor continuât à faire le trublion ! Je compris ce soir là la générosité de mes élèves qui me présentaient leur famille et je sentis que cela équivalait à un remerciement, ils acceptaient que je fasse connaissance avec leurs proches et me donnaient une marque de confiance. J'en fus fort heureuse moi qui n'était qu'une maîtresse auxiliaire débutante.

Alors je dois témoigner aujourd'hui à Campbon de la formation à la « Clinique de Concertation » que je suis depuis 2009 (je me considère toujours en formation) et de ce qu'elle nous fait faire à travers différents territoires, en termes de prises de risques et de responsabilités partagées, cette anecdote me revient en mémoire. J'ai le sentiment ce jour-là d'avoir éprouvé quelque-chose qui a à voir avec le donner et le recevoir, avec l'éthique relationnelle.

Le temps a passé depuis cette expérience et aujourd'hui c'est en tant que conseillère d'éducation que je témoigne. J'ai travaillé dans de nombreux établissements de la

¹ Note concertative n° 3

région parisienne et je peux désormais prétendre avoir une solide expérience professionnelle. J'aime ce métier de CPE qui me met en lien avec les jeunes et leurs familles, les professionnels intra et extra scolaires et j'ai l'impression que j'ai développé depuis plus de 20 ans une bonne communication avec les parents et les jeunes, que je sais « gérer les conflits ». Une chose est sûre cependant : notre système et notre institution ne répond pas à tous les problèmes et nous sommes confrontés à des situations d'exclusion qui sont insupportables. Et puis, je dois l'avouer, j'ai en moi un sentiment de rage lorsque un professionnel juge qu'un enfant n'a pas sa place à l'école. Lors de ma formation à la "Clinique de Concertation », je parviendrai (non sans mal en vérité) à prendre de la distance face à ce sentiment et à comprendre des éléments sur lesquels je reviendrai.

- **Isabelle**

Septembre 2003, je suis en poste dans un collège de Pontoise, entant que CPE. Je suis intriguée par le comportement d'une élève, Isabelle, une jeune-fille de 13 ans (aujourd'hui je dirais que je suis activée par elle).

Tous les matins, elle arrive en retard vêtue d'un simple t-shirt quelque soit le temps. C'est une frêle jeune-fille, qui ne manifeste pas d'émotions, elle ne sourit pas, n'est pas triste non plus, ne semble pas inquiète. Quand je l'interroge sur ses retards, elle répond qu'elle ne sait pas. En questionnant mes collègues, j'apprends qu'Isabelle a perdu brutalement sa maman un an plus tôt et que le papa, alors séparé de la maman et vivant avec une nouvelle compagne, s'est vu dans l'obligation de s'occuper en urgence de ses six enfants. Au collège, l'attitude adoptée face à Isabelle est quelque-chose du type « laissons-là, la pauvre ».

Peu de temps après, je reçois une invitation d'une association que je ne connais pas-il s'agit d'Ecole et Famille- à une « Concertation Clinique » avec la famille d'Isabelle et des professionnels travaillant autour de la situation de la famille. J'ignore encore la signification du terme « Concertation Clinique » mais je décide d'y aller, inquiète que je suis de l'attitude d'Isabelle. En pénétrant dans les locaux d'Ecole et Famille, ce qui retient mon attention, c'est le sourire d'Isabelle, que je n'avais jamais vu ; il semble même que ce sourire m'est adressé et c'est tout naturellement que je prends place à côté d'elle. Marie-Claire Michaud, responsable de l'association, nous accueille très chaleureusement et nous invite à un tour de présentation, d'abord les professionnels : l'éducateur en charge de l'AEMO, l'assistante familiale, l'institutrice des jeunes sœurs d'Isabelle, moi-même, CPE du collège d'Isabelle puis le papa, sa compagne et les enfants Nathalie, Delphine, Angélique et Isabelle. Les deux garçons sont absents. Sur le paper-board, Marie-Claire Michaud trace le parcours des activations de la famille auprès des professionnels, les liens établis ou non pour repérer les ressources - même résiduelles - . Je découvre tout cela, admirative du soutien qui s'exerce entre les uns et les autres. C'est la première fois que je ressens un choc émotionnel aussi intense : je découvre que j'ai toujours voulu travailler de cette façon et que cela est possible : c'est pour moi une véritable révélation.

Dans le collège où j'exerce, je suis parvenue à établir des liens avec les familles, à essayer d'entreprendre un partenariat éducatif avec elles, leurs enfants, nos élèves. Dans la plupart des cas, nous pouvons compter sur un soutien réciproque et faire évoluer favorablement les situations problématiques. Cette relation s'inscrit alors dans le respect et la confiance.

Reste toutefois des situations qui s'enlisent et nous mettent en échec, en souffrance. Nous vivons alors dans la consternation ; à la recherche de solutions, bon nombre de professionnels constatent qu'il n'y a pas de « demande » de la part de la famille et sans demande point de travail possible. Nous entrons alors dans la clinique de lamentation. Mais si nous considérons que nous sommes mis au travail par des « activations » et non par des demandes claires au bon guichet alors nous complexifions le processus.

En 2004, après avoir travaillé 10 ans dans un collège labellisé « sensible » j'obtiens une mutation au collège JC Chabanne, petit établissement de centre ville plutôt élitiste, qui a fonctionné de nombreuses années en octroyant des dérogations à des élèves brillants d'autres secteurs scolaires. Situé dans le centre-ville de Pontoise, quartier privilégié, il réunit environ 500 élèves. Je suis contente de ma nouvelle affectation et je pense que je vais pouvoir souffler un peu et sortir des situations d'urgence auxquelles j'ai été confrontée pendant une dizaine d'années. Par contre, je vais occuper seule le poste de CPE alors que, jusqu'à présent, je travaillais avec des collègues CPE.

Très rapidement, je me vois confrontée à des pratiques pédagogiques très déconcertantes pour moi qui vient de passer une dizaine d'années dans un collège « sensible » où la tenue de projets innovants en concertation d'équipes est la meilleure façon de combattre les difficultés, le découragement, la violence... A Chabanne, il n'y a pas d'assistante sociale, l'infirmière est à mi-temps, les équipes sont très cloisonnées : les professeurs travaillent avec les professeurs, la direction avec la direction, la vie scolaire avec la vie scolaire. Cet entre-soi me préoccupe et je réalise que ce qu'on attend de moi est de faire régner une discipline efficace au service des enseignants. Les élèves perturbateurs sont exclus des cours et lorsqu'on ne sait plus quoi faire on prononce des sanctions d'exclusion. Les familles sont jugées comme trop interventionnistes et dans la revendication systématique, contestant le bien fondé d'une punition ou mettant en cause la compétence des professionnels. L'expérience acquise dans mon précédent collège me fait pressentir que, sous une apparence tranquille, mon nouvel établissement est une véritable poudrière. Les choses ne sont pas dites clairement, les rancœurs couvent et il semble difficile de travailler en équipe. Pour faciliter la tâche, les autorités académiques changent de direction et préconisent la mixité sociale en accordant désormais des dérogations à des élèves de secteur défavorisé au grand dam, il faut bien l'avouer, de la majorité de la communauté scolaire !

Je passe ma première année à établir des liens avec les familles, à essayer d'entreprendre un partenariat éducatif avec elles et leurs enfants. Malgré les résistances, je parviens au bout d'une année scolaire à établir de bons contacts et

nous pouvons dans la plupart des cas compter sur un soutien réciproque pour faire évoluer favorablement les situations. Reste toutefois des situations qui s'enlisent et qui nous mettent en échec. Des jeunes en mal-être, en rupture familiale et/ou scolaire, dans des difficultés relationnelles qui donnent naissance à des conduites agressives voire violentes. Mes rapports avec une grande majorité des enseignants ne sont pas satisfaisants, je ne parviens pas à établir des liens de confiance et je me sens assez isolée, impuissante à faire évoluer des situations de détresse. C'est ainsi que peu à peu je vais me tourner vers l'association Ecole et Famille et y accompagner plusieurs familles dont les difficultés me dépassent. Petit à petit, je vais faire connaissance de tout un réseau professionnel qui soutient non seulement les familles en difficultés mais aussi les professionnels inquiets. C'est un réel soulagement de constater que les professionnels de cette association proposent un soutien que les familles acceptent volontiers.

- **Le papa fantôme**

Jimmy est un élève de 5ème qui arrive dans notre établissement après conseil de discipline. Absentéiste, a-scolaire, il vient pourtant quelquefois au collège pour dire bonjour à des camarades, semble-t-il. Ses parents, séparés sont en pleine bagarre judiciaire à propos de la garde des enfants. Jimmy, malgré la décision du juge, vit chez son père alors que la maman a la garde de son fils. Les deux sœurs de Jimmy vivent chez leur maman et ne voient que rarement leur père. Dans un va et vient incessant, Jimmy fait le lien entre ses parents. Pour autant, il investit des lieux où il n'est pas attendu : il passe ses journées devant son ancien collège où sa sœur est scolarisée, il vit chez son père alors que le juge a donné la garde à la maman. La maman s'inquiète car elle sait que bien souvent Jimmy passe la nuit dehors, vole en compagnie de ses copains de rue, se bat contre les bandes d'autres quartiers et elle tient le papa pour responsable des actes de Jimmy. Je parviens néanmoins à ce qu'elle accepte que je reçoive le papa. Le papa de Jimmy est inquiet lui aussi et se rend bien compte que Jimmy se met en danger. Il ne comprend pas pourquoi son fils, par son comportement, met en péril la demande au juge de lui accorder la garde de Jimmy. Déboussolé, écartelé, éparpillé, Jimmy est à l'image de sa famille morcelée. Je propose alors au papa de le présenter à Ecole et Famille et lorsque Marie-Claire Michaud le reçoit, il se définit comme le papa fantôme, terme qu'emploie son ex-épouse devant le juge. Marie-Claire Michaud a alors la présence d'esprit du thérapeute familial, clinicien de concertation et lui dit simplement : « Alors ça c'est bien voyez-vous, car qu'y-a-t-il de plus présent qu'un fantôme ? » Le papa sourit. Dès les premières paroles, Marie-Claire Michaud met le papa en position d'acteur relevant des éléments de fierté dont il n'avait pas conscience. Ce papa acceptera une prise en charge thérapeutique qui lui permettra de se reconstruire et grâce à cela de faire bouger toute la structure familiale en détresse. Il faudra également pour pouvoir ouvrir cet espace aux autres membres de la famille, interpeller le PRE, sur le territoire du collège de la sœur de Jimmy.

Pour réunir la Triade Concertative (usagers, professionnels, politique) il nous faudra mener un travail énergique qui malheureusement sur ma commune reste à ce jour sans succès.

Toutefois, au collège où je tente de parler de ces expériences, il reste beaucoup de blocages voire des refus à accepter des pratiques innovantes qui peuvent créer de la déstabilisation. Le partenariat avec les familles va peu à peu m'éloigner des mes proches collègues, notamment les enseignants avec lesquels je suis censée travailler en lien.

Dès la 2^{ème} année, je demande à Marie-Claire Michaud, en accord avec mon chef d'établissement, de présenter les actions d'Ecole et Famille et nous proposons un espace de travail par le biais d'une action éducative, dispensée par Ecole et Famille et financée par le Conseil Général. Suite à la réunion d'information, nous ne pourrions mettre en place d'atelier faute de volontaires (trois !). J'en suis très affectée, d'autant que je suis persuadée que le travail proposé par Ecole et Famille ne peut être que bénéfique aussi bien pour les professionnels que pour les usagers. Marie-Claire Michaud me propose alors de participer à la formation à la « Clinique de Concertation », formation déclinée en 10 modules pour une durée de 2 ans.

Les formateurs sont le docteur Jean-Marie Lemaire, neuropsychiatre, thérapeute familial et clinicien de concertation et M.C. Michaud, responsable « d'Ecole et Famille », assistante sociale, thérapeute familiale et clinicienne de concertation. Si Marie-Claire Michaud a le don de vous donner envie d'emprunter ses traces et de la suivre, Jean-Marie Lemaire a, quant à lui, l'art de vous entraîner dans un parcours formatif qui vous transforme au fur et à mesure des expériences-expériences qu'il intègre à sa conceptualisation, en se servant de toutes les ressources si hypothétiques soient-elles et dont chacun alors-dans la capacité de Jean-Marie Lemaire à exercer sa partialité multi-directionnelle- peut éprouver un sentiment de fierté.

En en janvier 2007, enthousiaste et déterminée à accéder à de nouveaux savoirs, j'entame donc la formation à la « Clinique de Concertation » pour laquelle, comme d'autres, je finance un montant non négligeable sur mes propres deniers en ayant négocié avec mon chef d'établissement les jours à récupérer. Au sein du groupe de première année, je fais connaissance, entre autres, de Michèle Joseph, assistante sociale à St Nazaire, qui travaille dans un centre d'addictologie. Il est fort probable que dans nos liens, ce qui va d'abord nous unir, c'est la relation commune à nos mères, toutes deux atteintes de la maladie d'Alzheimer. Alors que nous sommes très différentes : Michèle est réfléchie, consciencieuse, discrète et volontaire ; je suis plus spontanée, velléitaire et je l'avoue, assez paresseuse. A ce jour, je peux dire que je tiens Michèle en grande estime car c'est avec elle que ma réflexion s'est engagée, enrichie. Elle m'a soutenue dans des moments difficiles mais nécessaires de doute et de colère. Dans son extrême patience, elle a su transformer mes émotions en réflexions et permettre ainsi la transformation qu'opérait en moi la formation à la « Clinique de Concertation », Michèle ne fut certes pas la seule à m'accompagner

dans ce parcours, les autres participants, surtout ceux de 2ème année, m'ont toujours rassurée à des moments de perplexité, d'incompréhension et parfois de lassitude.

Il est vrai que je me suis sentie souvent comme un intrus dans le groupe en majorité constitué par des professionnels du soin et du social. Mais c'est surtout, probablement en raison de ma formation initiale de linguiste que le vocabulaire de la « Clinique de Concertation » va me mettre en difficultés. Je pense être dans la position de celui qui connaît les mots mais, et j'exagère à peine, qui n'en comprend pas le sens. D'enthousiaste je deviens perplexe et l'inconfort me gagne. Mais je continue à croire que ce que j'apprends est fondamental.

- **Aïcha**

Pendant la formation, je vais être activée par une jeune-fille de 13 ans, Aïcha. Elle arrive dans notre collège à partir de sa classe de 5ème. Son père a cherché à l'éloigner de son premier établissement à cause de ses mauvaises fréquentations ; son jeune frère intègre la classe de 6ème. Dès le début de l'année, Aïcha va mettre à mal la communauté scolaire. Elle cherche sa place dans l'établissement, bien différent, au niveau du recrutement, de celui, qu'elle a connu. Elle interpelle, agite les professionnels mais aussi ses pairs par un comportement déplacé et volontiers provocateur. Elle n'en est pas moins sympathique et animée par une volonté de contacts relationnels envers tout un chacun. Elle a néanmoins la fâcheuse habitude de défier les règles mises en place tout en semant le doute dans l'esprit de ceux qui les ont établies. Ainsi, alors que les élèves doivent respecter l'ordre de passage des classes pour déjeuner, Aïcha mange quand elle veut avec qui elle veut. Lassée par les plaintes de surveillants, j'interviens un jour en l'empêchant de déjeuner avec des camarades d'une autre classe. Elle me fait alors remarquer qu'elle sort de l'infirmerie et qu'elle est donc en retard pour une bonne raison. Je maintiens ma position et en colère, elle s'enfuit de l'établissement. J'en informe ses parents et son papa me dit que sa fille vient d'arriver à son domicile en pleurant car je l'avais empêchée de manger alors qu'elle était à l'infirmerie. Je réponds que je vais vérifier cette information mais qu'Aïcha est coutumière du fait et que cela ne peut pas durer. Evidemment ce jour là Aïcha a une bonne excuse et l'infirmière me confirme sa présence avant le repas ! Je suis confuse, rappelle le papa, m'excuse auprès de lui et de sa fille-excuses qu'il accepte sans gloire ou vanité. C'est à partir de ce jour que la famille d'Aïcha va devenir une formidable expérience humaine dans la relation qui va s'établir en termes de relais, de ruptures, de conflits en conflits praticables. Après 2 ans d'absentéisme scolaire, mais 2 ans de liens tissés et renforcés, Aïcha est aujourd'hui en apprentissage en coiffure La famille et les professionnels activés par cette jeune-fille ont bénéficié d'un travail thérapeutique de réseau.

Parallèlement à l'histoire d'Aïcha, je m'efforce de créer au sein du collège une dynamique de réseau. Ce que je n'ai pas mesuré, c'est combien certains thèmes de la

formation vont provoquer inconfort et déstabilisation. Dans l'atelier protégé de la formation, mes doutes et mes questionnements trouvent un écho auprès de mes camarades, relançant le débat, atténuant la perplexité mais au collège les choses deviennent plus sensibles.

Le conflit va éclater à la suite d'un conseil de discipline qui ne prend pas la décision d'exclure l'élève. Le lendemain, une partie des enseignants se mettent en grève exprimant ainsi leur mécontentement et désaccord. L'un deux, en colère, me dit : « nous en avons assez de Mère Térésa ». Rapportée dans l'atelier de la formation, le docteur Lemaire m'engagera à considérer cette expression comme le plus beau compliment de ma carrière. A partir de cet instant, un déclic va se produire, j'ai compris à ce moment-là que le renversement des évidences était une pratique délibérée et réfléchie de la « Clinique de Concertation ». Ainsi nous pouvions accéder, dans nos relations aux autres, dans nos histoires similaires et différentes, à une éthique qui privilégie toujours quelque-chose dont nous pourrions être fier si minime soit-il. Alors les choses commencèrent à prendre une autre tournure, la transformation s'opérait lente, incertaine, inconfortable mais me rendait plus ouverte aux autres, plus curieuse, plus fragile et plus forte à la fois.

Dès lors, le « nous » se construisait. L'action éducative « liens collègues-familles » fut suivie par plusieurs professeurs et par le chef d'établissement en personne qui prit le risque d'introduire les intervenants d'Ecole et Famille afin de développer autour de situations complexes un travail en équipe soutenu par les principes de la « Clinique de Concertation ». La 2^{ème} année de formation débutait et je me sentais plus apaisée. Mon « bain » commençait par faire effet et sans toutefois comprendre parfaitement les concepts de la « Clinique de Concertation », j'étais plus à l'aise et plus habituée à son vocabulaire propre. Ce qui me fascinait, et me fascine encore, c'était de pouvoir expérimenter dans d'autres espaces que celui de la formation, l'extraordinaire impact qu'il s'en dégageait autour des situations de détresses que nous rencontrons tous les jours même dans un établissement privilégié.

Une des particularités de la 2^{ème} année de formation, c'est que les participants doivent y présenter un des modules de la formation. Nous étions assez nombreux et la restitution des « apprenants » fut pour moi un réel soulagement et un véritable apprentissage : je ne crains pas de dire que j'ai mieux compris les principes de la « Clinique de Concertation » grâce aux travaux de mes camarades. Je choisis, pour ma part, le thème des conflits de pouvoirs, des rivalités de compétences et partage de responsabilité. Je présentai la situation d'une jeune-fille de mon collègue pour laquelle le conflit avait été le commencement d'un travail de réseau mobilisé.

Commence alors ma formation de « terrain » qui me conduira en Belgique, à Ixelles et Tubize, à participer à des « Cliniques de Concertation ». Michèle Joseph est du voyage et nous informe de la progression du travail « De proche en proche » qu'elle mène sur son territoire et qui, après le séminaire de Royan, débouchera sur la 2^{ème} journée du réseau CARE avec le docteur Harbonn avec la présentation de la « Clinique

de Concertation ». Michèle se réjouit de cette perspective mais l'appréhende également et je lui propose de venir à cette journée pour lui apporter mon soutien. Ce que Michèle accepte et qui nous réunira à nouveau. Nous bénéficierons toutes deux de cet atelier partagé qui nous conduit aujourd'hui à présenter la « Clinique de Concertation » à Campbon.

La formation à la « Clinique de Concertation » me conduit aujourd'hui à parcourir des territoires, à partager des situations complexes, à me mettre en lien avec les réseaux de professionnels, à co-animer des espaces de formation. C'est passionnant et je désire désormais me former à la thérapie contextuelle, initiée par I. Boszormenyi-Nagy. J'en ai découvert quelques concepts lors du séminaire de Martigny, en Suisse cet été. Là encore il y avait Michèle et l'idée nous est venue de partager la présentation à la «Clinique de Concertation » au séminaire de Campbon.

Je remercie toutes les personnes que la « Clinique de Concertation » a mis sur mon chemin, je les vois souvent pour certains, j'en croise d'autres aux détours d'un séminaire, nous continuons à converser par nos mails respectifs, les comptes-rendus d'expériences et les projets à venir. Ils sont en pensées toujours présents.

Il est fort probable que je ne remercierai jamais assez mes deux formateurs - Marie-Claire Michaud et Jean-Marie Lemaire, la première pour m'avoir donné envie de suivre ses traces, le deuxième pour continuer à me donner cette envie.

Pour terminer, je reprendrai l'adage gramscien qui toujours m'accompagne et me soutient : savoir allier «le pessimisme de l'intelligence à l'optimisme de la volonté »

Et puis comme toujours, merci à Isabelle. Grâce à elle, j'en suis là aujourd'hui.